Document generated on 04/19/2024 11:07 a.m.

Cahiers de recherche sociologique

F. Vandenberghe, *La sociologie de Georg Simmel,* Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2001

Jean-François Landry

Number 36, 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1002273ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1002273ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)
1923-5771 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Landry, J.-F. (2002). Review of [F. Vandenberghe, *La sociologie de Georg Simmel,* Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2001]. *Cahiers de recherche sociologique*, (36), 252–256. https://doi.org/10.7202/1002273ar

Tous droits réservés © Cahiers de recherche sociologique, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

asymétrique de ce rapport devrait être soulignée dans le sens où la société civile contrôle et influence les activités de l'État. D'autre part et comme Young le réclame, la société civile nécessite l'aide de l'État pour lutter contre la colonisation du monde vécu. De plus, une autre limite de la société civile, qui n'est pas soulignée par Young, se trouve dans la façon de l'État de conditionner la société civile. Les gens peuvent s'associer librement, mais la raison et le mode sous lesquels ces activités associatives sont organisées s'avèrent souvent une réponse au défi constant de la règle ou de la politique de l'État.

La place des médias de masse n'est pas très claire dans son argumentation générale. Cela étonne étant donné l'importance centrale allouée au concept de communication dans sa théorie de la démocratie et de l'inclusion, bien que la communication en face à face ne soit pas la priorité. Étant donné le fait que les médias demeurent influents dans la formation et la transmission de l'opinion publique et du débat politique, et qu'ils ont tendance à être dirigés par le marché, la réglementation normative de leur pouvoir reste un défi à la démocratie délibérative. La question demeure : comment les droits d'accès à ce niveau de la sphère publique peuvent-ils être assurés de manière normale et pratique au nom de l'inclusion et la démocratie?

Yon HSU

F. Vandenberghe, *La sociologie de Georg Simmel,* Paris, La Découverte, coll. «Repères», 2001.

L'ouvrage de Frédéric Vandenberghe s'ouvre, avec «Florence — miniature philosophique», sur le constat d'une rupture, celle induite par la subjectivité moderne entre les pôles ontologiques du sujet et de l'objet, de la nature et de la culture. Dans son introduction, l'auteur imagine Georg Simmel contemplant le paysage toscan, méditant sur la condition de Florence comme «œuvre d'art», une ville où, par la force de la vie, l'opposition entre nature et culture est dissoute, une ville où le passé vit avec le présent, comme englobé par celui-ci. À Florence, la

nature devient esprit, art et vie comme par elle-même. Son environnement naturel, mobile et changeant, s'y trouve en quelque sorte fixé par l'idée de l'acte esthétique comme mise en forme du monde. Mais la condition tragique de la rupture persiste : l'incapacité de l'esprit à réparer de manière permanente la déchirure dans l'unité de la vie comme conscience de l'existence.

Cette variation sur le thème de l'unité et de la dualité est tout à fait typique de l'œuvre philosophique et sociologique de Georg Simmel (1858-1918). On retrouve cette idée dans plusieurs de ses écrits, exprimée d'une manière originale, mais qui a semblé souvent superficielle et incomplète aux yeux de certains commentateurs. Selon Vandenberghe, la pensée de Simmel tourne autour de cette «dialectique sans synthèse», où l'unité prend forme comme une opposition et où cette opposition est à son tour unifiée par l'interaction des deux parties, sujet et objet de la connaissance ou forme et contenu du social. C'est donc à partir de cette base épistémologique que Vandenberghe structure son ouvrage, clarifiant tout d'abord la théorie simmélienne de la connaissance comme une «double dualité» et en démontrant les aboutissants à l'intérieur des trois domaines d'intérêt de Simmel : la sociologie formelle, l'étude des formes d'association et finalement, la philosophie de la culture.

On a également dit de la sociologie de Simmel qu'elle était esthétique, ou «impressionniste». En effet, Simmel se laisse imprégner des impressions, des sensations, des intuitions qu'évoque pour lui l'atmosphère générale de la modernité triomphante dans laquelle il évolue, exprimée autant dans des macro-phénomènes sociaux que dans les petits détails de la vie quotidienne. Comme l'écrit Vandenberghe :

> À la place d'un système [...] Simmel nous propose une méditation continue sur la totalité de la vie à partir d'une analyse non systématique qui traque et établit des connexions analogiques et des relations métonymiques entre les choses superficielles, les interprétant ainsi comme des représentants symboliques du sens global de la vie (p. 14).

Ainsi, refusant un système totalisant à la manière de Durkheim, ou une philosophie de l'histoire matérialiste comme celle de Marx, ou universaliste comme chez Hegel, Simmel semble plus apparenté à la philosophie qu'à la sociologie, même s'il est parmi les premiers à avoir voulu faire de celle-ci une discipline autonome. À un niveau socio-historique, la pensée de Simmel appartient à ce que nous pourrions appeler la «modernité avancée», et ce autant par son côté multidisciplinaire, sise à la frontière de la philosophie, de l'histoire, de la sociologie et de l'esthétique, que par les sujets qu'il a traités : la mode, la métropole, le secret, le conflit, entre autres. Moderne, il l'est également par ses affinités et ses amitiés dans le monde artistique et intellectuel de l'époque : on compte parmi ses relations des artistes et des penseurs comme Rilke, Rodin, Lukács, Ernst Bloch, Heinrich Rickert, Stefan George et Max Weber. On peut également repérer des traces de la pensée de Simmel chez d'autres intellectuels du XX^{e} siècle, dont Kracauer, Benjamin, Adorno et Park.

Donc, selon Vandenberghe, Simmel a effectivement des préoccupations philosophiques, car sa sociologie, son épistémologie, son esthétique ne prennent tout leur sens que si elles sont comprises à l'intérieur d'un cadre philosophique plus large qui leur donne leur unité, sans pour autant constituer un système. Mais c'est pourtant ce que Vandenberghe tente de faire dans son ouvrage : systématiser une pensée non systématique. Il y parvient en précisant le cadre métaphysique qui englobe le mouvement incessant de la pensée simmélienne comme ensemble de relations et d'interactions. Le travail de Vandenberghe se situe donc à un niveau principalement épistémologique.

Ce cadre métaphysique est en fait constitué de la relation entre deux pôles, d'une synthèse entre le néo-kantisme (comme opposition entre la forme et le contenu) et le vitalisme (comme principe relativiste d'interaction). Épistémologiquement, Simmel se situe donc à la jonction des pensées de Marx, Nietzsche, Bergson et Weber. Cette dualité, cette forme de «dialectique sans synthèse», mais englobée dans un troisième terme, sert de base à la fois à sa théorie critique de la modernité et à son analyse des conditions de possibilité de la

connaissance du monde moderne, exprimée clairement dans la question : «comment la société est-elle possible?» Elle permet également, et c'est là l'intérêt du présent ouvrage, de dépasser l'image de Simmel comme simple «essayiste», ou comme un chroniqueur lucide, mais quelque peu dispersé, de la vie moderne.

Ce double cadre philosophique sert de base aux trois domaines principaux de l'œuvre de Georg Simmel : l'épistémologie relativiste, la sociologie formelle et la philosophie de la culture, englobées dans une théorie métaphysique vitaliste de la modernité. En premier lieu, le relativisme comme principe épistémologique prône l'unité «organique» dans l'interaction, plutôt qu'une unité abstraite et transcendante. Cette interaction a lieu dans l'espace de l'expérience, qui met en forme la relation entre le sujet et l'objet. Le néo-kantisme, comme étude des catégories de l'entendement, en vue de définir les conditions de possibilité de la connaissance, se déploie donc autour de la relation entre forme et contenu dans une théorie de la connaissance. La forme est ici définie comme «principe synthétique», analytique et empirique.

La sociologie formelle propose quant à elle une compréhension du social comme dynamique d'association entre les formes et les contenus de l'expérience. Cette manière d'appréhender le social aborde les propriétés d'un phénomène non pas comme une simple accumulation d'éléments passifs, mais bien en fonction de l'ensemble des relations actives entre ces éléments à l'intérieur d'une structure donnée : la forme, comme principe de structuration du social. Comme l'écrit avec raison Vandenberghe, «le réel est relationnel» (p. 25).

Finalement, Simmel propose une philosophie générale de la vie et de la culture, le vitalisme, qui situe les relations continues entre les formes et les contenus dans un procès créateur. La vie comme transcendance constitue cet équilibre instable, mais malgré tout harmonieux, qui tend toujours à se figer en formes. Mais Vandenberghe conclut en soulignant que cette vie en opposition avec les formes du social, et qui aboutit selon Simmel à un retournement tragique des formes objectivées contre leur «créateur», n'est en quelque sorte qu'une suite logique du relativisme simmélien. Comme il l'écrit :

> Le caractère tragique de la vie consiste précisément en ceci que la négation de la vie est inhérente à la vie même et que le vital, pour se réaliser, a besoin de passer par des formes — qui le tuent (p. 35).

Jean-François LANDRY